

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

161 | janvier-mars 2002

Localisation et mondialisation. Musique et société

Laurence R. Goldman, ed., *Social Impact Analysis. An Applied Anthropology Manual*

Oxford-New-York, Berg, 2000, 347 p., index, fig., tabl.

Jean-François Baré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8031>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 251-252

ISBN : 2-7132-1404-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-François Baré, « Laurence R. Goldman, ed., *Social Impact Analysis. An Applied Anthropology Manual* », *L'Homme* [En ligne], 161 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 06 juin 2007, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8031>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Laurence R. Goldman, ed., *Social Impact Analysis. An Applied Anthropology Manual*

Oxford-New-York, Berg, 2000, 347 p., index, fig., tabl.

Jean-François Baré

- 1 CET OUVRAGE COLLECTIF rappelle à juste titre que les « études d'impact » (SIA) constituent désormais une phase constitutive, voire une obligation légale pour tous les projets d'intervention impulsés par de grandes organisations, gouvernements ou compagnies privées. Il en va ainsi tout particulièrement des projets porteurs de conséquences éventuelles sur ce qu'il est désormais convenu d'appeler, de manière un peu vague, *l'environnement* ; mais il en est de même pour ceux risquant d'affecter la vie de *communautés*, dites ici « indigènes », quand elles sont devenues des organisations légales. Les communautés aborigènes de l'Australie contemporaine constituées en « trusts » en offrent un exemple saisissant ; on lira avec intérêt le compte rendu de l'extraordinaire feuilleton auquel donna lieu « l'étude d'impact » provoquée en 1998 par le projet, fort ancien, de construction du chemin de fer reliant Alice Springs à Darwin, à propos duquel ces communautés rappelèrent que l'emprise spatiale du chemin de fer n'est pas « vide », qu'en fait le paysage est « plein », puisque rempli de sites sacrés et de toutes ces marques spatiales qui font leur être historique (pp. 261 sq.). D'où une complexe série de négociations sur les détours à imposer à l'itinéraire, selon des priorités qui varient de communauté à communauté.
- 2 Étant donné que l'intervention des grandes organisations ou, plus largement, des institutions « légales-rationnelles » à la Weber constitue désormais une dimension tout à la fois banale et mondialisée de la vie sociale, on comprend que les anthropologues soient particulièrement sollicités dans le cadre de démarches « visant à minimiser les conséquences négatives des projets et des programmes » (p. 4). Ce livre s'engouffre donc sans guère d'état d'âme dans un espace intellectuel relevant de ce que Jürgen Habermas définit comme le « modèle pragmatique » des relations entre le savant et le politique, par

opposition au « modèle technocratique ». Mais on peut se demander s'il fournit une claire illustration de cette distinction.

- 3 Il relève certainement d'un courant désormais bien établi de l'anthropologie « appliquée » anglo-saxonne, jalonné depuis plus de dix ans par les travaux de l'équipe de Michael Cernea à la Banque mondiale par exemple, que j'avais commentés dans ces pages¹. Son utilité essentielle paraît être de présenter l'ensemble des techniques qu'un anthropologue praticien des « études d'impact » est censé maîtriser (du « processus » de l'étude au cadre juridique ; de l'éventail de définition de l'étude (*scoping*) à une « cartographie sociale » (*social mapping*), de la définition des « ressources » propres au « patrimoine culturel » au « pilotage » (*monitoring*) des projets. En cela, il semble parfois relever de cet inimitable genre qu'est la littérature administrative, mais sans doute est-ce le prix consenti à une visée pragmatique : pour parler avec des administrations, il faut parler « administratif ». On ne peut guère sortir de là. Pour cette même raison, on frôle souvent la redondance ou un humour dont je crains qu'il soit involontaire. On se voit ainsi rappeler sans grande surprise que les SIA peuvent être entreprises avant ou après un projet. Avant, on doit se demander, à la phase 1 : « qu'est-il prévu qu'il se passe ? », et à la phase 2 : « que va-t-il probablement se passer ? ». Si l'étude d'impact a lieu après, on doit se demander, à la phase 1 : « qu'était-il prévu qu'il se passe ? » et à la phase 2 : « qu'allait-il probablement se passer ? ».
- 4 Dans le même ordre d'idées, le zèle pragmatique manifesté par ce recueil l'expose à des questions qui me semblent peu résolues de son propre point de vue. « L'analyste », rappelle sévèrement Laurence R. Goldman, « ne doit pas être guidé d'abord par la théorie critique de sa discipline, mais par l'obligation (*requirement*) d'adapter ses connaissances d'un milieu social aux tâches de prévision du changement social » (p. 3). Je peux certes comprendre une certaine exaspération devant la confusion entre logorrhée et théorie. Mais alors qu'on insiste, page 307, sur le fait que « le chercheur devrait s'assurer que toutes les communautés affectées significativement par un projet sont prises en compte », on ajoute aussitôt : « évidemment le mot important est "significativement" ; les décisions à ce propos auront autant à voir avec la politique en cause et les convenances du moment (*practicalities*) qu'avec toute espèce de décision rationnelle. » Voilà, me semble-t-il, une position théorique. « Une ethnie est une communauté qui partage la même culture », est-il noté à propos du complexe problème du « patrimoine » (*cultural heritage*) : c'est, là encore, une position théorique.
- 5 Ce genre de contradictions me paraît refléter les limites du propos comme ses indéniables qualités. Finalement, ce livre montre assez bien que « l'anthropologie appliquée », qui constitue abusivement son sous-titre, ne relève d'aucun corpus intellectuel cohérent, alors même que rien n'empêche de penser aux applications de l'anthropologie.

NOTES

1. Cf. Jean-François Baré, « Une pensée positive ? Anthropologie sociale et "développement rural" », *L'Homme*, 1994, 131 : 129-136. On se référera également à

l'ouvrage remarquable édité par Michael M. Cernea et Christopher Mc Dowell, *Risks and Reconstruction. Experiences of Resettlers and Refugees* (The World Bank, 2000), pour la proximité de sa réflexion sur la notion de « risque » avec celle présentée dans ce livre.

AUTEUR

JEAN-FRANÇOIS BARÉ

CNRS, IRD, UMR Regards, Pessac.